

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 30

Artikel: Trois coeurs d'or : [suite]
Autor: Denis, Théophile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191793>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 23.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

TROIS CŒURS D'OR.

PAR THÉOPHILE DENIS

II

Trois fois par semaine, en se rendant à son bureau, Boudier conduisait sa fille à un cours de dessin. Cette course, bien qu'elle l'obligeât à se détourner de sa route directe, lui était agréable; car elle lui procurait le plaisir de passer devant le magasin d'un brocanteur dont l'étalage hétérogène comprenait quelques rayons de vieux livres. Il ne manquait jamais d'y faire une pause qui se prolongeait jusqu'au moment où Jeanne, le tirant par sa redingote, lui disait : « Père, il est l'heure. »

A deux jours de distance de la scène d'intérieur que nous venons d'esquisser, Boudier et sa fille faisaient leurs « dix minutes d'arrêt » devant la boutique du marchand de bric-à-brac. Le père avait fini d'examiner les bouquins exposés sur le trottoir. Il jetait un coup d'œil sur les livres auxquels on faisait l'honneur d'une exposition en vitrine et qu'on tenait ouverts à la page du titre. Le prix en était indiqué au crayon sur le verso de la garde. Les yeux de Boudier allaient de l'un à l'autre. Il faisait ses réflexions à mi-voix : celui-ci était trop cher, celui-là était une véritable occasion...

Tout à coup il pousse une vibrante exclamation. Sa fille en est effrayée et s'approche vivement de lui. Le brave homme était dans une agitation extrême; il se frottait les yeux, il passait son mouchoir sur la vitre terne, derrière laquelle flamboyait un livre qui le jetait dans le plus profond ébahissement. Et il lisait et relisait le titre de ce livre étonnant.

— Mais c'est ça, c'est bien ça, murmurait-il avec des tremblements aigrelets d'une voix de fausset; ah! sapristi! mais c'est ça...

— Allons! petit père, il est l'heure...

Ah! oui, il s'agissait bien maintenant du cours de dessin!

— Laisse-moi donc tranquille! fit-il avec une brusquerie inaccoutumée.

A ce mouvement, Jeanne comprit qu'il y avait quelque chose de sérieux.

— Mais qu'as-tu vu de si intéressant, petit père?

— Ce que j'ai vu! fit-il avec une voix radoucie et bien basse, tiens, regarde toi-même et lis.

Et il lui indiquait un petit in-quarto assez sale, dont l'enfant ne put déchiffrer qu'avec peine le titre; le voici :

« Chy sensuyvent les gistes repaïstres et despens que moy Jacques Le Saige marchant de drapz demourant a Douay : ay fait de Douay a Rome et a Hiérusalem : et aultres lieux, la mil chincq cens xviii. Avec mon retour.

» Imprime a Cambray par Bonaventure Brassart, aux despens dudict Jacques. »

— Eh bien? fit Jeanne.

— Ce livre, répondit Boudier sur un ton grave et mystérieux, m'étonne par son existence même, comme il étonnerait tous les bibliophiles. C'est un exemplaire unique. Entends-tu bien, unique!... Jusqu'à ce jour on a découvert deux éditions de cet ouvrage, représentées par cinq exemplaires, deux de l'une et trois de l'autre. On sait où ils sont. Le dernier exemplaire passé en vente

a été acheté par le libraire Potier, en 1862, pour mille cinq francs. Un bon marché... Ces éditions étaient bien désignées comme première et deuxième; mais on soupçonnait, à certains indices qu'il serait trop long de l'énumérer, qu'il y avait une édition antérieure à ces deux-là... Cette véritable première édition, personne ne l'a jamais vue, ma fille... et la voici, sous nos yeux. J'en trouve la preuve incontestable dans la différence, très minime, il est vrai, des titres, et... Mais ceci demande de trop longues explications, je te les donnerai ce soir à la maison...

— C'est entendu, partons.

— Non pas. Ce livre, il me le faut. Je doute que ce piètre marchand en connaisse la valeur. Le prix n'est pas marqué. Je tremble à la seule pensée de le lui demander... Te fais-tu une idée de ma joie, s'il allait me dire : « C'est trois francs. » Mais c'est un juif, il a du flair, il va s'apercevoir de mon émotion...

— Si tu veux, interrompit Jeanne, dont l'admirable instinct savait saisir toute occasion de rendre son père heureux, nous allons nous promener cinq minutes, le temps de reprendre notre aplomb, puis nous reviendrons, nous entrerons bien calmes dans la boutique, nous marchanderons d'abord n'importe quoi...

— Les anges ont donc des vices? interrompit Boudier, en enlevéant sa fille d'un long regard d'amour. Ah! tu me suivras sur les quais, notre association fera des merveilles.

Ils s'éloignèrent...

L'impatient Boudier ne laissa pas écouler les cinq minutes. Lorsqu'il se retrouva devant le magasin, le bouton de la porte entre les doigts, il était plus ému que jamais.

A peine était-il entré, que le marchand déboucha d'une sombre arrière-boutique et s'avança avec une solennelle lenteur. C'était un petit vieux, maigre et sale, aux joues plaquées de crasse, aux yeux de chat : un vrai diable sortant d'un sac à charbon.

Boudier perdit toute sa diplomatie devant ce bonhomme froid et raide; il prit un air obséquieux, balbutia quelques mots et, timidement, allongea le bras vers le fameux livre, en disant : « Vous permettez? »

Le juif se contenta de fermer ses petits yeux. Puis il commença à épier son client comme l'eût fait un juge d'instruction.

Quand Boudier eut terminé son minutieux examen du livre, il se fit plus humble que jamais, et, d'une voix qu'il cherchait à rendre caressante, mais qui sortait à demi étranglée de sa gorge desséchée, il demanda :

— Quel est le prix de ce bouquin? Voyez, il est bien fatigué, les mouillures n'y manquent pas, regardez à la page huit, il y a une cassure...

Le juif prit le livre, l'ouvrit plusieurs fois et dit avec un nasillonnement aigu :

— Tel qu'il est, c'est cinquante francs.

Une grimace indescriptible courut par toute la figure de Boudier. Ses lèvres remuèrent pour livrer passage à quelques observations. Mais on ne comprenait que ces deux mots :

« Trop cher... trop cher... »

Jeanne, qui souffrait de voir son pauvre père ahuri et déçu, vint à son secours.

— Voyons, petit père, l'heure est passée depuis longtemps, partons; tu réfléchiras et tu reviendras voir monsieur.

Boudier se laissa entraîner machinalement par sa fille. Il la déposa à son cours de dessin et gagna son ministère avec des bourdonnements dans les oreilles.

En franchissant le seuil de son cabinet, Boudier s'informa auprès de son garçon de bureau si le directeur l'avait fait demander. Sur une réponse négative, il s'assit, découvrit son écritoire, prépara une plume, ouvrit trois dossiers, n'y trouva que ces instructions : « Classer », classa, puis, se renversant sur sa chaise, il respira largement — n'ayant pas repris haleine depuis la fuite de la boutique — et il attendit du travail.

(A suivre.)

On hommo pacheint.

Lè dzeins sont dinsè fé dein stu mondo, que l'est bin râ qu'on trovâi cauquon que n'aussè min d'ennemi. Se dâi iadzo seimbiè que y'a dâi dzeins que n'ein dussont min avâi, on sè trompè: n'ia pas fauna dè derè chenapan âo larro à ne n'hommo, po que vo z'ein vollîè; n'ia qu'a ètrè 'na brâva dzein, et po cein que vo z'ètès brâvo, lâi vâo prâo avâi dè dzalâo po vo délavâ pè dévânt lo mondo et po vo fèrè dâi misèrès. L'est po cein que l'est tant molési, soveint, d'ètrè bon coumeint on voudrà, kâ lè dzeins vo font croûi, et faut ètrè on rudo bon chrétien po sè laissi einsurtâ sein pipâ lo mot, âo po sè laissi bailli onna motchâ pè on merdâo, sein sè rebiffâ.

Portant s'ein tràovè, mâ pou, que sont prâo bons po sè laissi tarabustâ sein sè reveindzi. Faut que l'aussont 'na rude rachon de pacheince!

L'asses feu Bonasson étâi dè ellia sorta. N'arâi pas fé dâo mau à 'na motse, et tsacon lo recriâvè. Portant, on dzo, ein passeint dévânt onna mâison, lo pourro assesseu, que ne s'atteindâi à rein, reçâi su la teta onno mermitâ d'édhie tsauda, que l'eut la frimousse tota frecachâ. Quond l'arrevè à l'hotò, sa fenna, que lo vâi dein cé tristo état, lâi demandè cein que lâi est arrevâ, et lâi fâ :

— Adon quand t'ont z'u vouedi cein dessus, que l'âo z'a tou de ?

— Lé z'é bin remachâ.

— Coumeint, te lè z'a bin remachâ, et dè quiet ?

— Dè cein que n'ont vouedi què l'édhie, kâ l'aront bin pu tsampâ la mermita assebin et y'arè bo et bin étâ ètèrti.

Une amusante mystification.

Un vieux grognard de commandant avait la manie de vouloir toujours reconnaître ses soldats et les interroger.

— Un jour de revue, il s'approche d'un fusilier :

— Dites-donc, mon ami, je vous connais. Parbleu! Je vous ai vu souvent. Vous vous appelez... hem! hem!... diable de mémoire!... hem!... Meyer?